
Enjeux 6

Tout public

Page 5 :

AHMED BELBACHIR. *À dos d'éléphant.*

Une marionnette Nini décide de se rebeller et de fuguer de son théâtre. Il part à la conquête d'une âme ne voulant plus être une marionnette. Il est suivi dans sa pérégrination par deux marionnettistes, qui veulent le ramener au théâtre, car Nini est indispensable au spectacle qui se joue. Les deux marionnettistes trouvent le moyen de devenir ses amis et, au fil des aventures, les partisans de son voyage initiatique. Le paradis pour Nini est de trouver un corps possédant une âme immortelle. Dans chacun des pays qu'il traverse il apprend un secret. Il finira par devenir un homme grâce à l'amour et à la pierre magique qui possède le secret de l'immortalité.

Page 13 :

ANDREAS C. BRÜGGER. *La Voix du loup.*

Valentin est amoureux de Mathilde, il ne sait pas comment le lui dire. En plus, la maman de Mathilde déteste le papa de Valentin, à cause d'une vieille histoire de famille : une remise, dont chacun revendique la propriété. Le loup hurle une nuit de pleine lune, puis toutes les nuits de pleine lune, bousculant les habitudes et réveillant les anciennes peurs. Pour séduire Mathilde, Valentin, inventeur de génie, imagine une machine diabolique : un piège à voix de loup. Et ça marche ! Mais l'appareil s'emballe : voilà que Valentin perd sa voix, commence à grogner et hurler, alors que le loup parle humain et peut raconter son désespoir : sa louve a été abattue par les hommes...

Page 27 :

ISABELLE DACCORD. *Les Enfants chevaliers.*

Deux enfants mènent un parcours initiatique pour devenir chevaliers.

Page 45 :

EMANUELLE DELLE PIANE. *Orage à Belle Maison.*

De l'inédit avec cette histoire de linge qui parle et qui raconte les échos du tambour, les potins du séchoir, se chamaille, rit et pleure. *Orage à Belle Maison* pourrait n'être qu'une simple comédie d'objets mais l'auteur a un autre propos. Sa pièce est aussi une réflexion sur la valeur du travail que notre société précarise de plus en plus. Blanche est la vieille lingère qui lave et tend le linge à l'ancienne. Un soir, un orage éclate. Blanche a oublié de décrocher la lessive qui sèche. Elle est congédiée sur-le-champ ! Et remplacée par Nette, une jeune lingère dont les méthodes de travail sont soumises aux contraintes du modernisme : l'arrivée d'un nouveau lave-linge va malgré tout vite faire regretter à Pantalon, Chemise, Taie d'oreiller et les autres la vieille machine à laver d'avant...

Page 59 :

PHILIPPE MORAND. *Icare. Un rêve.*

À l'hospice, le vieux Dédale sème la panique. Son tempérament, et surtout son obsession de voler par ses propres moyens, obligeront l'acariâtre M^{lle} Grosjean à le renvoyer de la vénérable institution.

Marianne, sa fille, et Marcel, son gendre, n'ont donc d'autre solution que de le prendre chez eux.

Visité et conseillé la nuit par son ami l'oiseau Jean-le-Blanc, aidé en tendre complicité le jour par ses petits-enfants Icare et Ariane, le vieux Dédale aura-t-il les moyens d'atteindre son rêve ?

Dans le labyrinthe de la « normalité », peut-être n'est-il tout simplement qu'un « héros de la vie quotidienne ».

Page 83 :

MICHEL VIALA. *L'Arbre qui ne voulait pas mourir.*

Dominique Catton réalise en 1977 *L'Arbre qui ne voulait pas mourir*, de Michel Viala, l'un des premiers spectacles de son Théâtre Am Stram Gram.

Enjeux 6

Tout public

AHMED BELBACHIR

À dos d'éléphant

ANDREAS C. BRÜGGER

La Voix du loup

ISABELLE DACCORD

Les Enfants chevaliers

EMANUELLE DELLE PIANE

Orage à Belle Maison

PHILIPPE MORAND

Icare. Un rêve

MICHEL VIALA

L'Arbre qui ne voulait pas mourir



Théâtre en camPoche

Enjeux

*Collection « Théâtre en camPoche »,
dirigée par Philippe Morand,
publiée en partenariat avec la Société Suisse des Auteurs
(SSA)*

Cet ouvrage a bénéficié d'aides à la publication accordées
par le Service des affaires culturelles de la Ville de Lausanne,
par le Service des affaires culturelles de la Ville de Genève,
par le Service des affaires culturelles du canton de Fribourg,
par le Service des affaires culturelles du canton de Neuchâtel.



Ce livre de poche paraît avec l'aide de
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

« Enjeux 6 – Tout public »,
deux cent vingt-neuvième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
a été réalisé avec la collaboration d'Huguette Pfander,
de Marie-Claude Schoendorff et de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche
Photographie de couverture: Philippe Pache
Photogravure: Bertrand Lauber, Color⁺, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure: Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-241-6
Tous droits réservés
© 2009 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

Ahmed Belbachir

À dos d'éléphant

Prix du meilleur spectacle de l'année,
Biennale de Berne, 2004

Création

Théâtre de la Poudrière

Une production du Théâtre de la Poudrière

2004-2005 : tournée en Suisse romande/Cameroun

Mise en scène : Yves Baudin

Décor : Xavier Hohl

Musique : Ensemble Rayé

Marionnettes : Christophe Kiss

Jeu :

Hélony : Chantal Facon

Fanny : Corinne Grandjean

Nini : Yann Perrin

Personnages

Nini, *une marionnette*

M1, *un ou une marionnettiste, Hélony*

M2, *un ou une marionnettiste, Fanny*

AU PAYS DES MARIONNETTES

SCÈNE 1

Un marionnettiste (M1) joue avec ses marionnettes, leur parle. Nini, une des marionnettes se vexe, lui assène un coup de poing au visage et s'en va. Un autre marionnettiste (M2) arrive.

M1. C'est incroyable, je n'y comprends rien, une marionnette... qui... c'est incroyable.

M2. Bonjour! *Un temps, M1 ne répond pas.* Bonjour.

M1. C'est incroyable.

M2. Quoi? Qu'est-ce qui se passe?

M1. C'est Nini.

M2. Eh bien! Quoi, Nini?

M1. Il m'a mis un coup de poing dans la figure... et il est parti.

M2. C'est incroyable.

M1. C'est insensé. Sans Nini, impossible de jouer le spectacle, c'est lui qui a le rôle principal, toute l'histoire tourne autour de lui.

M2. Oui, Il faut faire quelque chose.

M1. Un spectacle féerique, plein d'humour, plein d'amour... *Le portable de M1 sonne.* Et à cause du caprice d'une marionnette... tout tombe...

SCÈNE 2

M1. Allô, allô, Nini? Où es-tu?

NINI. À la montagne, près de la frontière. Je pars parce que je suis trop malheureux. Adieu.

M1. Attend, ne raccroche pas. Allô?

M2. Le spectacle ne doit pas tomber à l'eau. Il faut retrouver Nini.

M1. Allô? Allô? Il a raccroché, le sagouin.

M2. Où est-il?

M1. Dans les Alpes. Sûrement au col du Grand-Saint-Bernard. Me faire ça à moi! Quel pingouin!

M2. Allons le chercher, sans plus tarder.

M1. Quel pingouin, quel sagouin de pingouin.

M2. Allez, viens vite, on perd du temps.

AU PAYS DES ALPES

SCÈNE 1

M1 et M2 cachés entendent Nini parler avec l'écho.

NINI. Éééééh!

L'ÉCHO. Éééééééé! Éééééééé!... Éééééééé!

NINI. Hello!

L'ÉCHO. Hello... hello... hello...

NINI. Comment tu t'appelles?

L'ÉCHO. Comment tu t'appelles? Comment tu t'appelles? Comment tu t'appelles?

NINI. Je m'appelle Nini, hello, Nini hello, Nini hello.

L'ÉCHO. Je m'appelle Hello Ni, Hello Ni, Hello Ni...

NINI. Tu t'appelles Hélyony?

L'ÉCHO. Hélyony... Hélyony... Hélyony...

NINI. Il s'appelle Hélyony! *À l'écho.* J'aimerais bien te connaître...

L'ÉCHO. J'aimerais bien te connaître...

NINI. Lui aussi, il veut me connaître. *À l'écho.* Je suis ton ami...

L'ÉCHO. Je suis ton ami... je suis ton ami...

NINI. Il veut bien être mon ami, je vais aller à sa rencontre. *À l'écho.* J'arrive...

L'ÉCHO. J'arrive... arrive... arrive...

NINI. Lui aussi, il vient vers moi. Il est vraiment sympa, Hélyony.

SCÈNE 2

M1. Allez, on le ligote et on le ramène pour jouer le spectacle, et sans discussion.

M2. C'est difficile d'aller contre sa volonté.

M1. Comment? Quelle volonté? Non mais, je rêve, une marionnette doit obéir, un point c'est tout.

M2. Justement, j'ai l'impression que Nini ne veut plus obéir.

M1. Comment, il ne veut plus obéir? Mais qui commande, la marionnette ou le marionnettiste?

M2. Il vaut mieux essayer de le comprendre!

M1. Vous êtes tous les deux contre moi, maintenant?

M2. C'est mieux d'essayer de comprendre son problème, non?

M1. Comprendre une marionnette? On aura tout vu.

M2. Attention, le voilà! Chut, il ne faut pas éveiller ses soupçons. S'il nous reconnaît, tout tombe à l'eau. Soyons ses amis.

M1 et M2 prennent chacun une marionnette: l'un un éléphant (Hélony), et l'autre une petite fille (Fanny). Nini arrive.

Andreas C. Brügger

La Voix du loup

*À mes fils Arthur et Mathias,
et à tous les enfants,
pour qu'ils trouvent leur loup*

Personnages

Mathilde Berthoud, *une fille*

Valentin Épars, *un garçon*

Le loup

Lieu

Une vieille remise, une forêt toute proche. Dans la
remise, tout un bric-à-brac.

I

IL ÉTAIT UNE FOIS

Mathilde et Valentin sont devant la remise grande ouverte.

VALENTIN. C'est la pleine lune : racontons l'histoire !

MATHILDE. On la raconte comment ?

VALENTIN. Depuis le début.

MATHILDE. Mais de quelle façon ?

VALENTIN. Comme une histoire qui fait peur.

MATHILDE. Sans lui ?

VALENTIN. Il va peut-être venir.

MATHILDE. Et on commence comment ?

VALENTIN. Par le début !

MATHILDE. C'est quoi le début d'après toi ?

VALENTIN. Le début, c'est...

MATHILDE. Commençons !

VALENTIN. Par quoi on commence ?

MATHILDE. Par le début : nous sommes dans un village de nos contrées. Dans ce village, deux familles, les Épars et les Berthoud.

Un loup se met à hurler au loin.

VALENTIN. Tu l'entends ? Il n'est pas loin.

MATHILDE. Il nous faisait peur.

VALENTIN. Il ne te fait plus peur maintenant ?

MATHILDE. Non. Laisse-moi raconter le début, Valentin !

VALENTIN. L'histoire, il ne faut pas la commencer comme ça ! Toutes les histoires, elles commencent par : « Il était une fois... »

MATHILDE. Il était une fois un gentil loup charmant et courtois

VALENTIN. Il était vraiment gentil, charmant et tout ça ?

MATHILDE. Mais oui !

VALENTIN. Maintenant oui, mais avant ?

MATHILDE. Avant aussi. C'est son caractère, sa vraie nature. Laisse-moi continuer !
Il vivait dans une contrée montagnaise et boisée
qui lui convenait à merveille
sous un climat bien tempéré
juste à sa convenance
À chaque nuit de pleine lune
il se rendait dans un bois où il avait connu...

VALENTIN. Voyons, Mathilde ! C'est son histoire !
Pas tout de suite, pas maintenant ! D'abord la nôtre. Écoute-le !

MATHILDE. Je continue :
Dans ce bois le loup avait connu il y a de cela
d'innombrables lunes
une adorable louve qui lui avait donné des ailes
à voler jusqu'au paradis des loups

VALENTIN. Et là il se mettait à hurler de manière
tellement déchirante et désolante que tous les
habitants d'un village à la lisière du bois se
réveillaient.

Les hurlements du loup se rapprochent.

MATHILDE. Tu t'es réveillé, toi ?

VALENTIN. Bien sûr.

MATHILDE. Tu avais peur comme moi ?

VALENTIN. J'avais un peu peur, mais moins que toi.

MATHILDE. menteur !

VALENTIN. Continuons !

À la première nuit de pleine lune
les habitants sont inquiets
ils sentent une poignante tristesse
à entendre des cris aussi douloureux

MATHILDE. Un jeune garçon se réveille, il entend
les hurlements, il tremble de peur dans son lit.

VALENTIN. Une jeune fille fait un horrible
cauchemar, elle crie dans son lit.

MATHILDE. Non ! Le jeune garçon se précipite dans
la chambre de ses parents.

VALENTIN. De son père.

MATHILDE. Alors vas-y ! C'était comment ?

VALENTIN. Papa, papa ! Il y a des cris. Je n'arrive
pas à dormir.

*Mathilde joue le père. Elle fait semblant de se réveiller
péniblement. Le loup arrête de hurler.*

MATHILDE, *jouant le père*. Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

VALENTIN. J'ai entendu des cris horribles.

MATHILDE, *jouant le père*. Tu rêves, Valentin, tu rêves. Va te recoucher et laisse-moi dormir !

Mathilde joue à se recoucher, le loup hurle de nouveau, Mathilde se redresse en sursaut.

MATHILDE, *jouant le père*. Mais qui est-ce qui hurle comme ça ?

VALENTIN. Ce n'est pas moi ! Papa, j'ai peur ! On dirait un loup.

MATHILDE, *jouant le père*. Un loup, un loup ? Ça fait belle lurette qu'il n'y a plus de loup chez nous !

VALENTIN. Écoute ces cris ! C'est comme ceux d'un loup !

MATHILDE, *jouant le père*. Tu as raison, Valentin, on dirait un loup.

VALENTIN. Tu es sûr ?

MATHILDE, *jouant le père*. Je n'en sais rien. C'est la première fois que j'entends un loup hurler pour de vrai...

VALENTIN. C'est affreux !

MATHILDE, *jouant le père*. Impossible de dormir !

VALENTIN. Qu'est-ce qu'on va faire ?

MATHILDE, *jouant le père*. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

VALENTIN. Papa, fais quelque chose ! Le loup, on dirait qu'il est dans notre chambre !

MATHILDE, *jouant le père*. Voyons, Valentin, calme-toi ! C'est dans ton imagination !

VALENTIN. Tu crois qu'il va nous manger ?

MATHILDE, *jouant le père*. Mais non, Valentin ! Retourne te coucher et essaie de dormir !

VALENTIN. Je reste dans ton lit ! J'ai trop peur.

MATHILDE, *jouant le père*. Prends la place de Maman !

VALENTIN. Elle est où, Maman ?

MATHILDE, *jouant le père*. Je ne sais pas, Valentin.

VALENTIN. J'aimerais bien qu'elle revienne, Maman ! Quand c'est qu'elle reviendra ?

MATHILDE, *jouant le père*. Je ne sais pas. Un jour, sûrement, elle reviendra!

VALENTIN. Là où elle est, elle ne peut pas empêcher le loup de crier? J'ai peur!

MATHILDE, *jouant le père*. Demande-lui très fort! Peut-être que ça marchera!

Silence. Le loup arrête de hurler.

MATHILDE. C'était comme ça?

VALENTIN. À peu près. Mais je ne vois pas pourquoi on a commencé par ma peur. Toi, tu avais bien plus peur que moi.

MATHILDE. Attends seulement!

Je continue:

Le lendemain

ces hurlements à la mort sont sur toutes les lèvres

C'est qui, ce loup?

Il vient d'où?

Pourquoi il hurle?

VALENTIN. Ces questions c'est celles des grandes personnes un loup au pays c'est une énorme surprise

MATHILDE. De mémoire de grande personne même de la mémoire de l'arrière-grand-père

Auguste
personne n'avait jamais entendu ça
Le hurlement d'un loup
pour savoir ce que ça fait
il faut l'entendre et le ressentir une fois

VALENTIN. Dans le village il y avait un garçon.

MATHILDE. Et une fille.

VALENTIN. Le garçon, il bricolait des inventions.

MATHILDE. La fille...

VALENTIN. ... c'était une petite fille modèle!

MATHILDE. C'est pas vrai!

VALENTIN. Si, c'est vrai.

MATHILDE. Tais-toi! Tu m'énerves!

VALENTIN. La fille, elle était belle, belle comme...

MATHILDE. Et le garçon, il était rigolo, rigolo
comme... Enfin, voilà, ils s'aimaient bien, mais,
leurs parents, ils ne s'aimaient pas.

VALENTIN. À cause d'une vieille affaire
Elle remontait les âges
comme les truites dans les rivières

On ne savait plus qui avait commencé
Pour les Épars c'était de la faute aux Berthoud

MATHILDE. Pour les Berthoud, c'était de la faute
aux Épars.

VALENTIN. Quand la fille rencontrait le garçon...

MATHILDE. Quand le garçon rencontrait la fille, il
lui disait toujours: tu veux voir ma dernière
invention?

*Elle prend un cartable et en sort un drôle d'objet qui ne
ressemble à rien de connu.*

VALENTIN. La fille lui répondait: elles sont nulles,
tes inventions.

MATHILDE. C'était comme ça presque tous les
jours...

VALENTIN. Tu exagères... Le lendemain de la
première pleine lune, qu'est-ce que c'était?

MATHILDE. Un truc qui pue!

VALENTIN. Oui, c'est ça!

Il prend l'objet des mains de Mathilde.

VALENTIN. C'est un gobeur de pets, Mathilde. Plus
besoin de boules puantes!

MATHILDE. Ça ne m'intéresse pas !

VALENTIN. Ça sert à attraper l'odeur des pets des gens, ça les récolte, tu prends des pets bien puants, ça les mélange et, quand t'as besoin d'une boule puante, tu ouvres un petit robinet et tu laisses échapper tous les pets que t'as récoltés : ça schlingue du tonnerre !

MATHILDE. Complètement inutile, ce machin, il ne marchera pas.

VALENTIN. Toi, t'es trop sérieuse !

MATHILDE. Ma mère, elle ne veut pas que je te parle, elle dit que ta famille est méchante.

VALENTIN. C'est pas vrai ! *Silence.* C'est pas juste ! *Silence.* Les affaires de nos parents, c'est pas nos affaires.

MATHILDE. Et puis même si tu joues à l'inventeur, t'es aussi bête que les autres garçons !

VALENTIN. Toi, avec les vieilles histoires de ta mère, t'es la plus vilaine des filles !

Silence.

MATHILDE. T'es méchant ! Je ne te parle plus.

VALENTIN. Toi aussi, t'es méchante !

MATHILDE. Le garçon et la fille en oublient le loup
alors que les grandes personnes ne parlent que de
lui
Dans tout le village
on cause du loup
On craint pour la nuit suivante
Le soir venu
les habitants s'enroulent dans leur couette
Ils ont peur de ne pas dormir
mais leurs paupières deviennent trop lourdes
et ils finissent par céder au marchand de sable

VALENTIN. Il est passé où le loup ?
Il a disparu ?
Qu'est-ce qu'il est devenu ?

MATHILDE. Les nuits suivantes sont calmes
Au bout d'une semaine
on ne se soucie plus de cette étrange nuit de
pleine lune
On se dit que c'est simplement
une lubie de loup à conserver dans les annales

Isabelle Daccord

Les Enfants chevaliers

À Inès et Emma

Les Enfants chevaliers a été créé en janvier 2002 à La Seyne-sur-Mer par le Théâtre des Osses. Il a été représenté une centaine de fois en France et en Suisse.

Mise en scène: Gisèle Sallin

Mouvement: Tane Souter

Décor, costumes et marionnettes: Julie Delwarde

Lumières: Jean-Christophe Despond

Avec:

Céline Cesa, Renato Delnon (pour la tournée: Julien Schmutz), Emmanuel Doran (Michel Lavoie), Irma Riser Zogai, Pierre-Yves Taillebois, Sylviane Tille

Personnages joués par des comédiens:

Robin; Thibaut; Merlin; Le moine; Une des trois Demoiselles; Le chevalier Couard; Le nain; Dame Iclotte; Perceval; Le chevalier de la Hache; Le sénéchal; La reine

Marionnettes:

Les corbeaux; Le moinillon; Deux des trois Demoiselles; La bête blanche; Le dragon; Les trompettes; La princesse au balcon; Le petit chevalier; La cour; Le roi Arthur (*marionnette géante, castelet où vivent et apparaissent les autres marionnettes*)

SCÈNE 1

QUAND MERLIN SOUFFLE SA MAGIE

Vent en coulisse. Robin et Thibaut, deux enfants, sont endormis.

LE CORBEAU. Croa !

MERLIN. Fououououh...

LE CORBEAU. Croa !

MERLIN. Fouououh, folie des vents va à leurs oreilles, souffle-leur mes mots ! Fououououh, Robin et Thibaut, je vous ai choisis, moi, Merlin l'enchanteur. Fououououh, je veux que vous deveniez de grands chevaliers, fououououh, de grands chevaliers avec de fortes armures et de belles armes, de grands chevaliers avec de nobles cœurs. *Tzaca nacavire avalnachram*, que tous les esprits du monde vous inspirent et vous donnent le courage de vivre votre aventure...

LE CORBEAU. Croa.

MERLIN. Chut, corbeau, chut, ne les réveille pas...
Pas encore... Laisse mes paroles entrer dans leur

sommeil. Être chevalier, c'est difficile, c'est obéir à de grandes idées. Est-ce que ces enfants en seront capables? Ils devront trouver assez de force en eux, ils devront surmonter les épreuves qui les attendent. *À la salle.* Ne dites pas que je suis Merlin l'enchanteur... Ne dites rien... Ne dites pas que je suis venu chercher Robin et Thibaut dans leurs rêves. Ils doivent découvrir eux-mêmes le nouveau monde qui les attend et s'en montrer dignes. *En contemplant les enfants qui gigotent.* C'est le moment : à toi, corbeau!

LE CORBEAU. Croa !

MERLIN. Par la magie blanche du roi Arthur, que les aventures de Robin et de Thibaut commencent ! Réveille-les, corbeau !

Le corbeau rejoint par d'autres corbeaux croasse. Robin et Thibaut se réveillent.

ROBIN. Thibaut, tu dors ?

THIBAUT. Non. Les cris du corbeau m'ont réveillé.

ROBIN. Cet oiseau, on va l'attraper.

THIBAUT. On n'y arrivera pas. On essaie depuis trois jours. J'en ai marre.

ROBIN. Regarde, il y en a d'autres. Je les prendrai.

THIBAUT, *en s'en allant*. Non. Terminée la chasse. Je rentre.

ROBIN. Reste, aide-moi !

THIBAUT. Fais ce que tu veux, je te laisse.

ROBIN. Hé!?! Reviens !

SCÈNE 2

*OÙ IL EST QUESTION D'UN ÉTRANGE MOINE QUI DÉSIRE
CONVERTIR ROBIN ET THIBAUT AU CHRISTIANISME*

THIBAUT, *apercevant le moinillon. Il revient en courant, effrayé*. Robin, Robin... J'ai vu un drôle d'oiseau avec une fourchette...

ROBIN. Un corbeau avec une fourchette!?!

Le moinillon volant, armé d'une fourchette et d'un couteau, essaie d'embrocher des corbeaux pour les manger.

LES CORBEAUX. Croa, croa, croa!

LE MOINILLON. Uh! Venez à moi, pitits, pitits zoiseaux, que je vous bouffasse, que je vous ripaillasse. Un grand coup de fourchette dans

vos côtes, crac, et que je vous avalasse goulûment. Hum, miam, miam!

LES CORBEAUX. Croa, croa, croa!

LE MOINE, *surgissant. Il crie au moinillon.* Maudit! Revenez ici! Maudit moinillon. Descendez!

LE MOINILLON. Tu peux te gratter, le moine.

LES CORBEAUX. Croa, croa, croa!

LE MOINE. Ah, Seigneur Dieu! pourquoi un aussi méchant moinillon? *Ut adiuves me...* Jeûner, c'est la loi du Seigneur.

LE MOINILLON. Jeûner, jeûner, tu n'as que ce mot à la bouche, faire pénitence, se flageller, uh! quelle tristesse. À moi, les pitits corbeaux! Je crève de faim. Je veux bouffer, bouffer, bouffer...

LES CORBEAUX. Croa, croa, croa!

LE MOINE. *Heu! cur, homo, ineptam sequeris leticiam?*

LE MOINILLON, *en apercevant Robin et Thibaut.* Uh! mais que vois-je? de la viande rouge?

LE MOINE. *Miserere!*

LE MOINILLON, *en piquant sur les deux enfants.* Uh! les beaux jambons!

THIBAUT. Attention !

ROBIN. Il va nous croquer.

LE MOINILLON. Yahou ! Voilà du plus tendre que ces corbeaux ! Fourche, fourchette, un coup dans la côte et viens que je t'avalasse ! Iuuuum !

Le moine parvient à attraper le moinillon.

LE MOINE. Enfin. Merci, Seigneur.

LE MOINILLON. Laisse-moi ! je n'ai pas déjeuné !

LE MOINE. Et la poule que vous avez avalée toute crue ?

LE MOINILLON. C'était en entrée.

LE MOINE. Et le cochon que vous avez dégluti, pieds compris, sans même souffler entre deux bouchées.

LE MOINILLON. Uh, je n'ai pas eu de dessert !

LE MOINE. Pourquoi êtes-vous devenu moinillon ? Vous saviez que vous seriez privé des bonnes choses. Vous saviez que vous seriez au service de Notre-Seigneur Tout-Puissant et non de Votre Estomac Perpétuellement Affamé.

LE MOINILLON. Je suis rentré dans les ordres rien que pour bouffer. Bou-ffer!

LE MOINE. Oh! Vous êtes le Diable!

LE MOINILLON. Si avoir faim c'est être le Diable, alors oui, je suis le Diable. Aaaah!

LE MOINE. Aaah! *Vade retro Satanas! adiuves me, sanctus, sanctus... Natus est, natus est, natus est hodie...*

ROBIN. Qu'est-ce qu'il dit?

LE MOINE. Je prie. *In hoc misit exilium, ut facturam redimeret et paradiso redderet.* Je prie pour demander des choses à Dieu. *O quanta leticia, o quanta est gloria, tanta rei gaudia sunt ineffabilia.* Voulez-vous que je prie pour vous?

LE MOINILLON. Nous prions pour vous si vous nous donnez quatre poulets.

LE MOINE. Silence! Ne craignez rien. Nous sommes des hommes de paix et d'amour, nous sommes des moines. Alors, à quoi croyez-vous, mes chers amis?

ROBIN. Sais pas.

LE MOINE. Des sans-religion... D'adorables mignons petits païens!

LE MOINILLON. Uh! Les petits païens méritent le bûcher! On les rôtit et après on les mange.

LE MOINE. Chut! Mes amis, savez-vous que l'univers n'est gouverné que par un seul Dieu? Mettez-vous à son service, comme au service d'un père. Vous prierez toute la sainte journée et vous serez chrétiens. Vous irez droit au paradis, accompagnés par tous les anges du ciel.

ROBIN. C'est quoi, le paradis?

LE MOINILLON. C'est un chou à la crème! Une dinde farcie!

LE MOINE. Insupportable goulu! Le paradis, c'est un charmant endroit vers lequel notre âme s'envole une fois que nous sommes morts. Mais elle ne peut s'y rendre que si l'on suit les conseils d'un moine. Un moine... par exemple... tel que moi.

ROBIN. Et quels conseils nous donnez-vous?

LE MOINE. Vous ne devrez jamais, jamais, jamais poser une seule question. À personne! Si vous questionnez quelqu'un d'autre que moi, vous vous transformerez immédiatement en deux horribles serpents à sonnettes.

ROBIN. Pas poser de questions?

THIBAUT. Il faudra se taire ?

LE MOINE. Se taire, ne pas poser de questions et m'écouter... C'est moi qui détiens la vérité.

LE MOINILLON. menteur !

LE MOINE. Je sais tout et vous rien. *Amen.*

LE MOINILLON, *en s'échappant.* menteur !

LE MOINE. Au pied ! Au pied ! *Pes, pedis !* Nom d'un chien malfamé !

LE MOINILLON. À moi la bououououffe !

LE MOINE, *en courant après le moinillon.* Ne le croyez pas ! C'est le Diable. Venez ici, *venite !* au pied, au pied ! Restez ici, les enfants. J'attrape ce maudit moinillon et je reviens tout de suite. Je vais m'occuper de vous. Faites-moi confiance, je vous apprendrai la vie, la vraie vie : prier, jeûner, m'obéir, aller au paradis. Vous verrez : une magnifique aventure. Restez ici, priez, et surtout ne posez aucune question ! À personne ! Personne !

Le moine et le moinillon disparaissent.

THIBAUT. *Oum, santoum, cour, oho, ehou.*

ROBIN. Qu'est-ce que tu racontes ?

THIBAUT. Je prie. *Oum, santoum, cour*. C'est ce qu'a dit le moine.

ROBIN. C'était un moine ou un diable ?

THIBAUT. Prie.

ROBIN. Comment ?

THIBAUT. Tu n'as pas entendu ? Tu dis des trucs en *oum, am* et *ius*, des tas de fois. *Oum, santoum, cour, obo, ebou*.

ROBIN. *Oum, oum, ius-ius, santam*. Ça sert à quoi ?

THIBAUT. Nous irons au paradis...

ROBIN. ... accompagnés par tous les anges du ciel.

THIBAUT. *Oum, santoum, cour, obo, ebou*.

ROBIN. *Soum, sam, som, sius*.

THIBAUT. *Tacar, samaris, duus*. Quand nous prions, le moine a dit que nous pouvons demander des choses à Dieu.

ROBIN. Ah oui, tu as raison. *Tous, toum, tae, tae, tos, tis, tis, tos*.

THIBAUT. Qu'est-ce que tu demandes, toi ?

ROBIN. Je ne sais pas, je prie, c'est tout. *Tis, tis, tos.*
Et toi? Tu aimerais quoi?

THIBAUT. Je ne sais pas. *Samaris, budipus, us, us.*

SCÈNE 3

*DE LA FAÇON DONT THIBAUT ET ROBIN
DÉLIVRENT LES TROIS DEMOISELLES
PRISONNIÈRES DE LEUR CHAGRIN*

LES TROIS DEMOISELLES, *apparaissant en proférant
des pleurs et des cris.* Ouh, ouh, ouh, ouh, ouh,
ouh. Rah, rah, rah...

ROBIN. Qu'est-ce que tu as demandé?

THIBAUT. Des demoiselles!?!

LES TROIS DEMOISELLES. Ouh, nous vous pleu-
rons... Et nous vous détestons, rah, rah, rah!
Ouh, ouh, ouh, ouh, ouh. Nous ne pouvons pas
nous empêcher de vous pleurer, vous nous
manquez, vous nous manquez, amis chevaliers,
ooh, ooh, ooh.

ROBIN. Elles ont mal!?!

THIBAUT. Chut !

LES TROIS DEMOISELLES. Rah, rah, rah, nous ne pouvons pas nous empêcher de vous détester parce que vous avez combattu contre notre volonté ! Rah ! Ouh, ouh, ouh ! Ah ! Pourquoi sont-ils morts, ah ! pourquoi sont-ils morts ? Ouh, ouh, ouh ! Nous vous pleurons...

ROBIN. Pourquoi pleurent-elles ?

THIBAUT. ...Chut ! Ne pose pas de questions ! C'est le moine qui l'a dit.

LES TROIS DEMOISELLES. Nos amis chevaliers sont morts au combat. Celui qui les a tués est un chevalier invincible. Si vous entendez son nom ou voyez son étendard, fuyez ! Il se nomme le chevalier de la Hache.

ROBIN. Je veux les consoler.

THIBAUT, *bâillonnant Robin*. Non ! Tu te transformeras en serpent à sonnettes.

LES TROIS DEMOISELLES. Le chevalier de la Hache nous a volé nos anneaux de fiançailles. Nos amis chevaliers l'ont combattu. Ouh, ouh, ouh ! Comme tout cela fut affreux.

ROBIN. C'est terrible...

LES TROIS DEMOISELLES. Nous avons dit et répété à nos amis que c'était folie de se battre. Malgré nos cris et nos larmes, ils ont combattu un à un le chevalier de la Hache et ont tous perdu la vie! Rah, rah! ouh, ouh, rah! Ils sont morts la tête tranchée par la hache d'une brute assoiffée de sang! Ah!

ROBIN. Demoiselles?

THIBAUT. Non!

ROBIN. Pouvons-nous vous consoler?

THIBAUT. Oh! le fou!

ROBIN. Pourquoi pleurez-vous?

LES TROIS DEMOISELLES, *cessant de s'agiter*. Qui parle?

THIBAUT. Des serpents...

LES TROIS DEMOISELLES. Qui a osé nous questionner?

ROBIN. Moi, Demoiselles. *En désignant Thibaut*. Et lui... Arrive ici!

THIBAUT. J'ai rien dit. Tu n'as pas été changé en serpent!?!

LES TROIS DEMOISELLES. Qui êtes-vous ?

ROBIN. Je suis Robin.

LES TROIS DEMOISELLES. Et vous ?

THIBAUT. Je suis Thi... Thibaut.

LES TROIS DEMOISELLES. Soyez remerciés, Robin et Thibaut, mille fois remerciés. Vous nous avez délivrées en nous posant une question.

ROBIN. Il suffisait d'une question ?

THIBAUT. Le moine a menti.

LES TROIS DEMOISELLES. Le moine ? Quel moine ?
Oh ! Vous avez rencontré le terrible moine...
Celui qui vous demande de vous taire et de ne
poser aucune question ?

ROBIN. Oui, nous l'avons vu.

THIBAUT. Il nous a expliqué que nous serions
changés en serpents à sonnettes si nous posions
des questions.

ROBIN. Lui sait tout et nous rien.

LES TROIS DEMOISELLES. Ne croyez pas ce faux
moine. Il fait peur aux plus faibles pour les
soumettre. Si vous aviez suivi ses conseils, vous

auriez été ses esclaves. Nous vous félicitons, enfants, vous avez posé une question. Cela nous a libérées de notre chagrin. *Les trois Demoiselles entrent en conciliabule.* Pour vous remercier, nous vous offrons les armures de nos amis chevaliers.

ROBIN. Leurs armures ?

THIBAUT. À nous ?

LES TROIS DEMOISELLES. Oui, à vous. Prenez-les. Vous avez le talent pour être chevaliers. Vous l'avez prouvé en agissant par vous-mêmes, guidés par votre cœur.

ROBIN. Nous sommes des chevaliers !

LES TROIS DEMOISELLES. Pas encore. Vous devez trouver un preux chevalier qui accepte de vous enseigner la chevalerie, puis de vous adouber.

THIBAUT. Adouber ?

LES TROIS DEMOISELLES. C'est l'acte par lequel vous deviendrez chevalier. Vous vous agenouillerez devant votre protecteur, il posera son épée sur votre épaule et dira ces paroles : « En vous remettant l'épée, je vous confère l'ordre de chevalerie, qui ne souffre aucune bassesse. Je vous en conjure : mettez votre force au service des pauvres et des faibles. »

ROBIN. Ouiii! Ouiiii! nous allons prendre ces armures, nous allons les mettre, nous allons trouver un chevalier qui nous adoube et nous allons venger les trois Demoiselles! Nous allons combattre le chevalier de la Hache. Nous allons lui mettre la pâtée.

THIBAUT. Le chevalier de la Hache est invincible. Mais nous essaierons de le vaincre. Pour vous.

LES TROIS DEMOISELLES. Non! Ne commettez pas la même erreur que nos amis chevaliers! Mettez votre force au service de ceux qui ont besoin de vous, ne vous battez pas contre une brute! C'est inutile.

ROBIN. Nous tuerons le terrible chevalier de la Hache qui a volé vos anneaux et tué vos amis. Nous vous rapporterons sa tête au bout d'une pique. J'ai pas peur.

THIBAUT. Nous donnerons tout pour vous!

ROBIN. Tout!

THIBAUT. Nous le jurons. Nous vous aimons.

LES TROIS DEMOISELLES, *en s'en allant*. Robin le Fougueux et Thibaut le Valeureux, prenez garde à vous. Que Dieu vous guide et puissiez-vous, par vos épées, faire le bien autour de vous.

Les armures apparaissent.

Emanuelle Delle Piane

Orage à Belle Maison

Création de *Orage à Belle Maison*,
fable tout public pour le répertoire marionnettes
le 30 mars 2006
au Théâtre de Charleville-Mézières, France
Mise en scène : Sylvie Zzani
Décors : Antoine Vasseur
Marionnettistes : Morana Dolenc, Gilles Thibaud et Sylvie
Zzani.

*Une création en coproduction avec le Théâtre Carolo, l'Institut
international de la marionnette, le Centre culturel de Nouzon-
ville et la compagnie On regardera par la fenêtre.*

Décor

*Sur la terrasse, quelques plantes, un vieux barbecue, une vieille
étagère, un tabouret.*

Personnages

Pantalon, le grand-père, *vieux pantalon coureur de jupons.*
Chemisette, la mère, *jolie chemise souvent inquiète.*
Slip, le fils, *jeune homme moderne un brin efféminé.*
Culotte, la grand-mère, *vieille culotte qui disparaît peu après
le remplacement de la machine à laver.*
Les chaussettes, les filles, *deux ados très branchées.*
Pull-over, le père, *baroudeur souvent absent.*
La taie d'oreiller, la belle-sœur, épouse du drap, *pipelette.*
Drap, le beau-frère, *paresseux que tout ennue.*
Torchon, *ami gouailleur de la famille.*
Pince et son équipe de Pincés à linge, *les vieilles pincés à
linge en bois de l'étendage.*
Les Pin's flash, *des pincés à linge muettes, modernes en plas-
tique, fluorescentes.*
Blanche, *une vieille buandière.*
Nette, *une jeune et dynamique lingère.*

1.

Terrasse de Belle Maison.

*Sur l'étendage, en bataille pour certains, des mouchoirs,
des serviettes et des torchons de cuisine, secs.*

Au sol, une corbeille avec à l'intérieur Pull-over.

Blanche est dans le local de la machine à laver. On l'entend qui s'agite en chantonnant.

BLANCHE (chanson à intégrer tout au long de la scène).

Au battoir, mes mains ont souffert
Sur le grès du lavoir, naguère
Je frottais le linge, moi l'ouvrière
À genoux, moi la lavandière

Je bats, je frappe, incessamment
Je suis au service des bonnes gens
Je lave, j'essore continûment
À leur linge je chante gaiement

Lave, lave les tissus tachés
Frotte, frotte dur les saletés
Rince, rince à l'eau glacée
C'est la ritournelle de la propreté

Un beau jour les choses ont changé
Le savon s'est en poudre transformé
Les habits à la machine confiés

Ont enfin soulagé mes bras fatigués
Si doux, mon joli petit drap
Drap blanc ou de couleur parfois
Allez, viens donc près de moi
Que je te plie en deux ou trois

Sors de ta cuvette, petite chaussette
Ne joue donc pas les coquettes
Même si c'est à côté d'une vilaine lavette
Que je te fixe avec ma vieille pincette

Sur la corde s'alignent les vêtements
Des rangées de vieux confidents
Des complices de chaque instant
Sa seule famille, presque ses enfants

Souffle, souffle, vent de la mer
Sèche, sèche vite les affaires
Chante, chante pour te distraire
C'est ta ritournelle, la lavandière

Pull-over s'extirpe discrètement de la corbeille.

PULL-OVER, *aux occupants des cordes à linge.* Salut,
tout le monde! Ça gazouille là-haut?
Bientôt sèches, les serviettes?

Les occupants des cordes maugréent un semblant de « oui ».

PULL-OVER. Quelle ambiance!

Pince, le chef des vieilles pinces à linge, se redresse prestement.

PINCE. Je ne te le fais pas dire! Torchons et serviettes se sont chamaillés toute la nuit.

PULL-OVER. Encore!

PINCE. Impossible de fermer l'œil avant l'aube à cause de cette bande d'excités.

Imitant leur dispute.

« Poussez-vous, les torchons, vous empestez le graillon! »

« On a été lavés à la même eau, espèce de snobs! Si nous on pue, vous c'est pas mieux. »

« Retourne à tes fritures, gros lard! »

« Vos gueules, les serviettes! Je vous frotte la langue au saindoux. »

Et patati, et patata, insultes et bagarres, toujours les mêmes histoires. Pas coton, quoi!

PULL-OVER. Je vois ça. *Il s'impatiente.* Bon, qu'est-ce qu'elle trafique, notre brave Blanche? Fait pas très chaud à l'ombre. Je me ferais bien une petite sèche au soleil.

Affublée d'un grand tablier, Blanche sort du local de la machine en chantonnant, une corbeille de linge fraîchement lavé sous le bras.

PINCE. Quand on parle du loup...

PULL-OVER. Oups! Vaudrait mieux que je retourne d'où je viens.

Pull-over s'empresse de rentrer in extremis dans sa corbeille sans que Blanche le voie.

Avant de décrocher le linge sec, Blanche déplace Pull-over afin de libérer l'une des deux corbeilles.

BLANCHE, *au linge qu'elle met dans la corbeille vide.*

Alors, mes petits? Vous êtes secs? La nuit n'a pas été trop fraîche?

À un torchon troué. Qu'est-ce qui t'est arrivé, toi? Oh la la! Va falloir te rafistoler si tu veux pas finir avec les chiffons à cirage...

À une serviette très chiffonnée. Ben dis donc, ma belle, tu vas me donner du fil à retordre au repassage. Tous ces plis que tu as!...

Au linge décroché. Voilà, les enfants, on rentre.

Au linge à suspendre. Pas de jaloux. Je suis tout de suite à vous.

Elle sort avec la corbeille de linge à repasser.

Blanche partie, Pince s'anime aussitôt.

PINCE, *aux pinces de la corde à linge.* Hep, les filles!

Levez-vous, ça va être à nous!

Bâillements et soupirs divers venant de l'équipe des pinces à linge.

PINCE, *autoritaire.* Allez, debout, Mesdemoiselles!

On ne soupire pas, on se dépêche, on se redresse. Je veux vous voir prêtes à pincer en deux temps, trois mouvements, que cela vous plaise ou non.

PULL-OVER, *moqueur, du dessus de la corbeille.* Quelle autorité! Épatant!

Blanche revient sur la terrasse pour suspendre le linge qui attend.

Avec tendresse et délicatesse, elle commence à étendre les vêtements en reprenant sa chanson, chanson entrecoupée parfois par les réflexions qu'elle adresse à son linge.

BLANCHE. ... Viens par ici, ma jolie... Non, toi, à cause des couleurs, tu seras mieux par là.

... Mmmh! Ça respire bon le frais et la lavande, tout ce petit monde...

Au pull-over. Toi, mon cher, une fois égoutté, je t'étendrai à plat sur une serviette pour que tu ne te déformes pas.

PULL-OVER, *en aparté.* Je suis son chouchou. Elle me lave toujours à la main et, dès que j'ai fini de dégouliner, elle me fait soigneusement sécher à l'intérieur près du radiateur.

PINCE. Quel crâneur!

Le bruit des pas de Madame.

La porte-fenêtre s'éclaire. Le rituel de Blanche est interrompu immédiatement.

BLANCHE. J'arrive, Madame.

Blanche se dépêche de suspendre le reste du linge tout en accélérant le débit de sa chanson. Dans sa précipitation, elle accroche les derniers vêtements n'importe comment. La lumière de la porte-fenêtre s'intensifie.

BLANCHE. Je viens, Madame, je viens! *Bougonnant, pour elle-même.* Plus moyen de vivre paisible dans cette maison. Toujours courir, toujours se presser, rendez-vous par-ci, courses par-là... Et après Madame se plaint d'être fatiguée, énervée, déprimée... C'est le « stress », elle dit. La mal du siècle, paraîtrait. Un mal nécessaire, semblerait...

À la porte-fenêtre, la lumière s'intensifie encore. Comme très impatiente, elle clignote.

BLANCHE. Oui, oui, je suis là...

Elle court rejoindre Madame.

PULL-OVER, *toujours à l'ombre et à l'écart, dépité.*
Quelle ambiance!

PANTALON, *que Blanche a accroché par les jambes.*
Qu'est-ce qui lui prend de m'accrocher la tête en bas? D'habitude, elle fait pas comme ça!

CHEMISSETTE. Moi, c'est le contraire, je suis complètement déboutonnée avec les bras en l'air!

SLIP. Ah, je déteste quand elle me coince l'élastique avec une de ces vieilles pinces qui piquent !

PANTALON. Te plains pas, écoute plutôt comme les miennes grincent.

À *Culotte*. Qu'est-ce que t'as à te gratter comme ça, ma chérie ?

CULOTTE. Je ne sais pas. Des restes de savon qui me chatouillent les fesses, je crois. J'ai dû être mal rincée...

CHEMISSETTE. Blanche aura mis trop de poudre à lessive ou elle se sera trompé de compartiment. Ça lui arrive de temps en temps. Je me demande même si, dans la précipitation, elle n'aurait pas oublié d'ajouter l'adoucissant.

CULOTTE. C'est très possible.

PANTALON. Moi, j'ai les jambes, on dirait du carton. À mon avis, c'est le calcaire, la pollution. Rien à voir avec l'adoucissant. De mon temps, on ne nous lavait qu'au savon et on n'était pas raides comme des bâtons.

CULOTTE. C'est très possible.

PANTALON, à *la Taie d'oreiller*. Dis, toi qui sais tout, connais tout, entends tout ? Quel temps ils annoncent pour ce soir ? Il fait frisquet, pas vrai ? Gèlera pas, au moins ?

LA TAIE D'OREILLER. En principe, non. Plutôt du vent. Du vent chaud en provenance du sud avec des risques d'orages dans la nuit, ils ont dit. Puis, hausse des températures à partir du quart nord et dispersion graduelle des cumulus, ce qui laissera place au soleil sur l'ensemble de la région. Voilà les prévisions.

PANTALON. Bon.

SLIP. Bon!? Pas bon du tout, voyons! S'il y a de l'orage et du vent, je suis foutu. Blanche m'a pincé tout de travers. Sûr qu'au moindre courant d'air je me retrouve par terre les quatre fers en l'air.

Un temps.

La porte-fenêtre s'illumine.

La mélodie de la chanson de Blanche revient, très dynamique, voire frénétique. Blanche arrive précipitamment sur la terrasse pour changer de chaussures et troquer son tablier contre un imperméable. La lumière de la porte s'intensifie et les pas de Madame se font pressants.

BLANCHE. Tout de suite, Madame, oui...

Elle sort à toute vitesse.

PULL-OVER. Et moi, alors? On me laisse dehors?!

PINCE. Arrête de jouer les douillets. Tu peux aussi sécher au grand air, pour une fois.

PULL-OVER, *vexé*. Je te rappelle que je suis fait du meilleur cachemire qui soit. Je suis précieux et justement, *très* délicat. Par conséquent, il est normal que Blanche me réserve un traitement tout spécial.

PINCE. Avec le boulot qu'elle a, la pauvre, ça m'étonnerait qu'elle arrive à s'occuper de toi.

PULL-OVER. La connaissant, je te parie le contraire!

Au même instant, Blanche revient avec une serviette éponge.

BLANCHE. Le cachemire! J'ai failli oublier le cachemire de Monsieur!

PULL-OVER. Qu'est-ce que je disais...
Provocateur, aux autres. À une prochaine, tous. Bon vent!...

Blanche enveloppe le pull-over dans la serviette et l'emporte à l'intérieur.

PINCE, *à Chemisette*. Quel prétentieux! Je t'admire, Chemisette. Moi, jamais je ne supporterais un mari pareil.

Chemisette hausse les épaules.

La nuit tombe doucement sur la terrasse de Belle Maison.

2.

La terrasse en pleine nuit. Le vent se lève. Un orage gronde au loin.

Le linge est tiré de son sommeil.

CHEMISETTE, *angoissée, à Pantalón.* Pourvu qu'il ne pleuve pas, papa.

PANTALÓN. Te fais pas d'illusions. Vu l'état du ciel, à mon avis, on est repartis pour un rinçage à l'eau de pluie.

LA TAIE D'OREILLER. Je vous l'avais bien dit.

CHEMISETTE. J'en ai les manches qui tremblent et le col tout retourné.

À la Taie. Dommage que ton drap ne soit pas là pour nous abriter.

PANTALÓN. Il est jamais là quand on a besoin de lui, celui-là.

Et dire qu'il doit être repassé, plié, au chaud dans une armoire, ce veinard...

Une tempête se déchaîne au-dessus de Belle Maison.

Éclairs, coups de tonnerre, rafales de vent et grêlons.

Presque un ouragan.

Malmené, le linge s'exclame et pousse des cris.

L'ENSEMBLE DU LINGE, *tour à tour*. Hiii! Attention! Aïe! Oh la la, quelle tourmente! Ouille, ça mouille! Je m'envole, au secours! Nom d'une bouloche, quel vent! Ça y est, j'ai perdu un ruban. Maman, j'ai l'élastique qui se détend!

Au lever du jour, le spectacle qu'offre la terrasse est désolant.

Plantes et arbustes sont renversés, leurs pots cassés.

La corde à linge est molle, détendue.

Les vêtements sont salis, envolés, un peu partout éparpillés.

La porte-fenêtre est très éclairée et l'on entend Madame qui tape du pied.

Blanche apparaît dans l'embrasure de la porte.

BLANCHE. Bien, Madame. Je m'en vais.

Dépitée, la vieille lingère réunit ses chaussures et son tablier avant de faire ses adieux à la terrasse et à la machine à laver.

BLANCHE. Ben voilà...

Elle rassemble sommairement le linge qui jonche le sol.

BLANCHE. Trop vieille... pas assez efficace...
Ma place n'est plus ici, Madame a dit...

Elle s'assied devant la corbeille de linge sinistré et promène son regard autour d'elle.

BLANCHE. Elle va me manquer cette terrasse. Elle a été toute ma vie...

Qu'est-ce que je vais devenir sans mon linge et mes corbeilles ? Sans le ronron rassurant des machines ?...

Difficile d'être mise à la retraite, j'aurais pas cru...

Heureusement, j'ai mes souvenirs...

Les quarante ans de souvenirs d'une lingère au service de cette riche maison.

Vite résumée une existence, au bout du compte.

Elle pousse un long soupir, se lève et sort.

Consternation générale parmi les occupants de la terrasse.

PANTALON. Blanche renvoyée... Qui l'eût cru ?

Madame va revenir sur sa décision, impossible autrement.

SLIP. Moi, à sa place, je ne la rappellerais pas, en tout cas.

PANTALON. Quand même.

SLIP. Quoi, quand même ? Soyons réalistes. On n'est plus en mille neuf cent. C'est une lingère d'avenir qu'il nous faut, pas un vieux croûton.

PANTALON. N'empêche que, pour l'instant, Blanche est partie, on est plein de crasse, et ta « lingère d'avenir », on n'en voit pas la trace ! En résumé, on est dans de beaux draps.

NOIR

Philippe Morand

Icare. Un rêve

Nouvelle version

Printemps 2007

J'aime celui qui rêve l'impossible.

GOETHE

*Mon grand-père le fou m'inspirait
une grande crainte. Une seule fois il
m'avait adressé la parole et s'était servi
d'un « vous » qui m'avait étrangement
impressionné (...).*

ANDERSEN

*Il y a un poème à faire sur l'oiseau
qui n'a qu'une aile.*

APOLLINAIRE

*Faut-il souligner en effet que dans le
règne de l'imagination l'épithète qui est
le plus proche du substantif « air », c'est
l'épithète « libre » ?*

BACHELARD

Création de la première version d'*Icare. Un rêve*

Le 28 septembre 1992

Au Théâtre Am Stram Gram à Genève

Mise en scène: Dominique Catton

Scénographie et lumières: Roland Aeschlimann

Masque: Werner Strub

Sonorisation: Frédéric Walder

Objets – ailes: Nadia Arlaud

Jean-Pierre Arlaud

Guillaume Arlaud

Avec

Dédale: André Schmidt

Icare: Jean Liermier

Ariane: Delphine Lanza

Marianne: Caroline Gasser

Marcel: Edmond Vuilloud

Jean-le-Blanc: Daniel Vouillamoz

M^{lle} Grosjean: Christiane Suter

Personnages

Dédale, un vieil homme en âge d'être grand-père

Icare, un grand enfant. Petit-fils de Dédale

Ariane, une jeune fille. Petite-fille de Dédale

Marianne, la mère d'Icare et d'Ariane. Fille de Dédale

Marcel, le père d'Icare et d'Ariane. Informaticien

Jean-le-Blanc, un oiseau de taille humaine

M^{lle} Grosjean, infirmière chef(fe), bien en chair

NOTICE

Vers la fin des années 1980, j'étais tombé, dans le magazine Géo, sur un reportage magnifique. Dans le sud de l'Allemagne, un vieil homme, pensionnaire d'un home pour personnes âgées rendait folles toutes ses infirmières. Il fouillait en cachette toutes les poubelles de l'institution, collectait tout ce qui pouvait lui servir à fabriquer « caisses à savon », « avions » et « ailes de fortune ». Ses accoutrements mêmes étaient réalisés à partir de récupération. Des images surréalistes, une poésie à la densité rare !

J'avais adapté pour le Théâtre Am Stram Gram, à Genève, Pinocchio à la demande de Dominique Catton. Le spectacle avait rencontré un beau succès. Cadeau royal s'il en est, mon ami directeur me proposa alors d'écrire pour « tout public » une pièce originale. C'était une commande payée à l'avance ! Aujourd'hui encore, je reste stupéfait d'une si belle audace.

Il fut une période de mon enfance où l'idée de voler par mes propres moyens était obsédante. J'habitais la campagne, je passais beaucoup de temps seul, la forêt n'était pas loin de la maison de mes parents et je me souviens, avec délectation et excitation, des journées que je passais à observer les oiseaux, à imaginer comment je pourrais faire pour voler, moi aussi.

Un jour, je passai des heures à méditer cette grande question. Il devint évident pour moi que tout se passait

dans la tête, même si, techniquement, il y avait beaucoup de solutions à trouver. Imbibé – que dis-je ? –, habité par ce but, je finis par trouver le petit espace mental qui manquait à mes recherches. Et en fin de journée, à la brunante, je rejoignis le pays des hommes. Tout absorbé par mon idée, alors que j'atteignais les premières maisons de Delémont, sur une route en pente forte, je volai sur plus de vingt mètres, sans la moindre difficulté, dans la jouissance absolue d'être libre, enfin. En reprenant contact avec le sol, ma première réaction ne fut pas l'extase, mais au contraire la crainte que quelqu'un m'ait vu voler et que, désormais, on me prenne pour un mystique dangereux.

Ces quelques éléments justifient, si besoin était, la naissance de cette pièce. J'aime dire que les légendes ont le mensonge sacré. Ce souvenir est une des belles fleurs de mon jardin secret.

Et le vieux Dédale me ressemble de plus en plus, maintenant.

Printemps 2006

PREMIÈRE PARTIE

SCÈNE 1

À L'HOSPICE
LA TRANSPARENCE DU DÉSIR

*Dédale est seul dans un grand espace de l'hospice.
Il tient une plume dans sa main.*

DÉDALE. Il joue dans l'infini, l'oiseau !
Il trace dans l'air
Des lignes invisibles
Où viennent se percher
Les désirs et les espoirs des hommes.
Il reçoit sous son aile
Les décisions des dieux.
Il réinvente le monde.
Chaque pensée d'en bas
Est un festin pour lui !
Ah!... Ah! Ah!... Aaaaah!...

*On entend les appels de M^{lle} Grosjean.
Dédale grimpe avec agilité assez haut dans le décor.
M^{lle} Grosjean entre en courant; elle traverse de cour à
jardin, et sort.*

M^{LLE} GROSJEAN. Monsieur Dédale! Monsieur Dédale! La soupe est servie, Monsieur Dédale! À table s'il vous plaît!

DÉDALE. *Toujours perché.*
Les petits hommes, en bas,
Courent à leur perte.
Mais en haut, l'oiseau veille;
Il cherche l'oxygène à leurs pensées,
À leurs idées.
Il en a toujours été ainsi.
Pas grave, pas dramatique,
Tant qu'une plume, une seule,
Préserve l'humanité de sa propre chute.
Ah!... Ah! Ah!... Aaaaah!...

M^{lle} Grosjean revient.

M^{LLE} GROSJEAN. Monsieur Dédale! Où êtes-vous, Monsieur Dédale? Tous mes pensionnaires vous attendent! Je vous en supplie, répondez-moi!

*Elle n'a toujours pas vu Dédale accroché dans une position dangereuse au-dessus d'elle.
Dédale lâche la plume qui descend lentement vers M^{lle} Grosjean.
Elle la regarde tomber, fascinée par sa grâce et sa légèreté.
La plume vient se poser dans sa main.*

DÉDALE. Ce que votre esprit vient de vivre,
Chère et vilaine Mademoiselle Grosjean,
C'est dans ma chair

Que je le ressentirai un jour !
Ah!... Ah! Ah!... Aaaaah!...

M^{LLE} GROSJEAN. Que faites-vous là-haut ? Vous êtes
complètement fou, Monsieur Dédale !

DÉDALE. Rien de plus grave
Que les choses légères, Mademoiselle Grosjean.
Ah!... Ah! Ah!... Aaaaah!...

M^{LLE} GROSJEAN. Je vous ordonne de descendre
immédiatement !

DÉDALE. Le plaisir, mon plaisir,
C'est la recherche
De la légèreté, de l'allègement !
Je me risque à l'inconnu, moi !
Ah!... Ah! Ah!... Aaaaah!...

M^{LLE} GROSJEAN. J'en ai par-dessus la tête de vos
histoires !

DÉDALE. C'est le cas de le dire.

M^{LLE} GROSJEAN. De vos sarcasmes aussi. Je ne vous
supporte plus !

DÉDALE. Ignare, perfide et méchante.

M^{LLE} GROSJEAN. Que dites-vous ?

DÉDALE. Froide comme une banquise.

M^{LLE} GROSJEAN. Répétez ce que vous venez de dire.

DÉDALE. Rien.

Je parle à l'infirmière chef!

M^{LLE} GROSJEAN. C'est moi l'infirmière cheffe!

DÉDALE. Alors, je parle de vous...

À moi-même.

M^{LLE} GROSJEAN. Les choses n'en resteront pas là, Monsieur Dédale. Vous allez descendre immédiatement et venir à table! La soupe aux pois n'attend pas.

DÉDALE. Pouah!... ça fait péter!

Il fait l'avion avec des bruits de pets.

Elle est au bord des larmes.

M^{LLE} GROSJEAN. C'est une honte! Que vous ai-je fait pour que vous me manquiez à ce point de respect?

DÉDALE. Vous contaminez ma plume!

M^{LLE} GROSJEAN. Descendez et je vous la rends.
Dédale obéit. Il descend et reprend sa plume. Nous nous dévouons pour vous. Nous donnons le meilleur de nous-mêmes pour vous aider à finir votre vie dans la paix et la sérénité.

DÉDALE. Qui parle de finir
Quoi que ce soit, ici ?

M^{LLE} GROSJEAN. Mais tout de même, vous...

DÉDALE. L'esprit de troupeau tue l'artiste,
Chère Mademoiselle Grosjean.

M^{LLE} GROSJEAN. Je ne vois pas le rapport.

DÉDALE. La vieillesse, la mort,
C'est une question de souffle,
C'est un état d'esprit.

M^{LLE} GROSJEAN. Votre pseudo-philosophie ne
m'intéresse pas, Monsieur Dédale. La soupe aux
pois est servie et tout le monde vous attend. Je
vous prie... *Dédale fait un bruit de pet avec sa
bouche.* Cette fois, vous dépassez les bornes !

DÉDALE. Pardonnez-moi, Mademoiselle Grosjean.
Le seul fait de penser à votre soupe
M'inspire ce grand vent
Venu des profondeurs.
C'est cela aussi, la vie !

M^{LLE} GROSJEAN. Vous êtes répugnant ! Et arrogant !
Je vais de ce pas avertir la Direction, Monsieur
Dédale.

DÉDALE. Que voulez-vous, je suis à la fois
Une bonne et une mauvaise fréquentation.

Bonne parce que je suis vivant,
Mauvaise parce que je convertis
La vie dans mon gros intestin!
Je vous prie de m'excuser, Mademoiselle Grosjean.
Tenez, j'ai un petit cadeau pour vous.

M^{LLE} GROSJEAN. Pour moi? *Dédale fouille dans ses poches. Il en retire quelque chose qu'on ne peut distinguer et le glisse dans la main de M^{lle} Grosjean. Ah! Quelle horreur!*

*Elle perd connaissance et s'écroule.
Peu impressionné, Dédale reprend dans la main de sa « victime » l'oiseau empaillé maladroitement qu'il y avait glissé. Il caresse l'oiseau avec la plume.*

DÉDALE. Bouvreuil, mon bijou
Tu sais maintenant
Que tu ne pourras jamais
Consoler la bêtise humaine.
Allez, à la soupe,
Enfants du paradis!

*Il sort.
M^{lle} Grosjean revient difficilement à elle, quand elle voit voler au-dessus d'elle Jean-le-Blanc.*

M^{LLE} GROSJEAN. Il vole! Ma parole, il vole!... Au secours! Je deviens folle moi aussi. Au secours!

À cet instant arrivent Marcel et Marianne qui tient un beau bouquet de fleurs dans ses mains.

MARIANNE. Mon Dieu, que se passe-t-il ?

MARCEL. Mademoiselle Grosjean ! Mademoiselle Grosjean ! Tout va bien, Mademoiselle Grosjean ?

M^{LLE} GROSJEAN. Il vole, je vous assure ! Je l'ai vu passer là, il riait, il battait des ailes en me regardant.

MARIANNE. Qui ?

M^{LLE} GROSJEAN. Votre père... Je l'ai vu. M. Dédale est capable maintenant de voler. Quelle horreur !

MARCEL. Calmez-vous, je vous prie... Vous venez d'avoir un petit malaise... Pas grave... ce n'est rien, j'en suis sûr...

M^{LLE} GROSJEAN. Ne me prenez pas pour une idiote, vous aussi. Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour que tout le monde m'insulte comme ça ?

MARIANNE. Personne ne vous insulte, Mademoiselle Grosjean. Vous venez de perdre connaissance. Ce n'est rien, je vous assure. Vous êtes surmenée... La fatigue. Vous êtes si dévouée pour vos pensionnaires. Vous en faites trop, il faut vous reposer.

M^{LLE} GROSJEAN. Mais il volait, je vous jure !

*Dédale entre très calmement. Il pète.
Tous se tournent vers lui.*

DÉDALE. Ah!... Si je tenais la créature
Qui a inventé la soupe aux pois...
Je l'étranglerais de ces mains-là!
C'est bon, oui, c'est bon
Mais comment vivre en société
Avec ces vents de digestion?

MARCEL. Vous voyez, il était en train de manger
sagement...

Dédale pète une nouvelle fois.

MARIANNE. Papa, je t'en prie!

DÉDALE. Je vous prie de m'excuser, mais...
Fameuse... bien trop fameuse...
Cette soupe aux...

Il pète encore.

M^{LLE} GROSJEAN. Comment? Vous avez déjà
mangé? Mais qu'est-ce que je fais ici, moi?
Depuis combien de temps suis-je évanouie?

DÉDALE. Pourquoi se poser tant de questions?
Chère Mademoiselle Grosjean,
Acceptez du fond du cœur
Ces quelques fleurs!

*Dédale prend le bouquet de fleurs dans les bras de
Marianne et le lui tend.
M^{lle} Grosjean surprise, hésite.*

MARIANNE. Mon père a raison, Mademoiselle Grosjean. Acceptez de notre part à tous ce petit témoignage de reconnaissance.

MARCEL. Et prenez soin de vous. Il faut vous reposer maintenant.

M^{lle} GROSJEAN. Merci... merci... Vous êtes trop gentils!... Mais...

DÉDALE. Chut... Le silence est d'or...

M^{lle} GROSJEAN. Oui... Pardon... Excusez-moi...

DÉDALE. Je crois que nous venons encore
De voler une seconde d'éternité.

M^{lle} GROSJEAN. Ah bon!... Vous croyez? Vous savez, je ne vous comprends pas toujours très bien, Monsieur Dédale...

Elle sort, éperdue.

DÉDALE. Alors...
Où va-t-on manger maintenant?

MARCEL et MARIANNE. Mais... La soupe aux pois?...

DÉDALE. Pouah !
Très peu pour moi !
Seigneur, pardonnez-leur,
Car ils pètent, même le dimanche !

Malaise général. Dédale éclate de rire.

SCÈNE 2

*AU BORD DE LA SORNE
LA TENDRESSE CONSPIRANTE*

*Un lieu privilégié au milieu des joncs près de la rivière.
Icare attend. Il imite certains cris d'oiseaux pour tenter de
les attirer.
Puis, pour tuer le temps, il chante.*

ICARE. Le héron le hibou
Le faucon la mouette
Font la tête
Le pinson le coucou
Le pigeon l'alouette
Font la fête

Et moi j'attends
Depuis longtemps
Qu'au firmament
Monte mon chant

Bruit de pas.

Icare se cache dans un fourré.

C'est Dédale qui arrive. Le vieux lance un signal sonore, une sorte de sifflement excentrique.

Icare lui renvoie la mélodie.

Dédale est habillé comme un chasseur de safari, mais sans fusil ; casque colonial avec lunettes de soleil fixées dessus, chemise de camouflage, veste et pantalon à nombreuses poches, souliers à solides semelles, couteau, boussole, gourde, etc.

Il avance dans un cliquetis épouvantable.

Autour de son cou, des jumelles de théâtre qu'il ne cessera d'utiliser durant toute la scène.

DÉDALE. Ah!... Ah!... Aaaaah!...

Tu es là.

Personne ne sait ?

ICARE. Je suis venu directement après l'école.

DÉDALE. Bien. Bien.

Dédale prend des airs de chasseur (d'images) professionnel ; méfiant, discret, à l'affût.

ICARE. Maman se doute de...

DÉDALE. Tais-toi ! Silence!...

Cesse de respirer,

Écoute le souffle du monde.

Que caches-tu dans tes mains ?

ICARE. Un œuf plein de taches
Que j'ai trouvé dans la roselière.

DÉDALE. Icare, malheureux,
Qu'as-tu fait là ?
Un œuf de loriots jaunes !
Il ne faut jamais,
Tu m'entends, jamais,
Toucher les œufs de l'oiseau.

ICARE. Je voulais juste te le montrer.
Il est beau, non ?

DÉDALE. Et perdu désormais.
Même si tu le ramènerais
Là où tu l'as pris,
La mère n'en voudrait plus.
Il a ton odeur, il pue l'homme,
Elle le jetterait hors de son nid, c'est sûr.

ICARE. Mais, grand-père, on est le 10 novembre.

DÉDALE. Et alors ?
Je ne vois pas le rapport.

ICARE. Les loriots jaunes
Ne nichent pas à cette saison.
J'ai trouvé cet œuf au sol,
Il a donc été abandonné.

DÉDALE. Oh ! si tu es venu pour me contrarier...

ICARE. Pas du tout.
Je disais cela comme ça.
Temps. Je suis désolé, grand-père.

DÉDALE. Bon, ça va, ça va !
On ne va pas passer la journée
À s'obstiner !
Pourquoi souris-tu ?

ICARE. Parce que, question obstination,
Tu en connais un bout...

DÉDALE. Et moqueur en plus !
Il donne une tape amicale à Icare puis observe avec les fameuses jumelles.
Tout vient de l'œuf,
C'est le berceau du monde.
Cette forme, la plus belle,
Contient un petit univers
D'une harmonie totale.
On ne peut rien lui ôter,
Rien lui ajouter.
Il y a là-dedans un haut mystère.
Un petit être s'y forme et s'y nourrit.
N'importe quel œuf
Vaut autant que la Voie lactée...
Une merveille absolue.
Il fixe brusquement un endroit précis avec les jumelles.
Et voilà, ça y est !
Il est là, ça y est !

ICARE. Qui ?

DÉDALE. L'hiver.
Le terrible hiver.

ICARE. Mais on n'est que...

DÉDALE. ... le 10 novembre, je sais !
Cesse de me rebattre les oreilles avec ça !
Moi, je te dis que l'hiver est là.

ICARE. Il ne neige pas...
Il ne fait pas très froid...

DÉDALE. Pour toi, vilain égoïste.
Mais il y a des choses,
Des éléments, bien plus sensibles
Que la méchante logique humaine.
Elle est là, sous tes yeux,
La vraie mesure du temps.

ICARE. De quoi tu parles ?

DÉDALE. Du pipit spioncelle !
Il a déjà quitté les hauts plateaux,
Chassé par le froid.
Regarde.
Il lui passe les jumelles.
Le vois-tu, là,
Sur le saule marsault,
Dans son plumage gris olivâtre
Qui s'éclaircit un peu sous la gorge ?

ICARE. Oui, oui, je le vois,
Il a le ventre blanc, un peu sale...

DÉDALE. Pointillé sur les flancs de mèches brunes.
C'est bien ce que je disais,
Il a son costume d'hiver.

ICARE. Qu'est-ce qu'il est beau !

DÉDALE. Plus beau encore à la saison des amours,
Quand il descend en vol plané vers sa femelle
Et qu'il expose le rose pâle de sa poitrine.

*Icare rend les jumelles à son grand-père. Il hésite un peu,
puis...*

ICARE. Tu ne m'as jamais parlé de... grand-maman.

Temps.

Ils se regardent longuement.

Peut-être l'œil du vieil homme se mouille-t-il ?

DÉDALE. À l'hiver, chaque plume,
Usée par la vie active de la belle saison,
Est remplacée par une nouvelle plume
Moins brillante et plus chaude.
C'est ainsi chez les oiseaux...
Pas toujours chez les hommes.

ICARE. Enseigne-moi encore les oiseaux, grand-père.

DÉDALE. Comment te donner
Ce que j'ai mis une vie à comprendre ?
Je ne peux que t'accompagner,
Aussi longtemps que possible...
Regarde, observe, enregistre
Jusqu'à ce que le fond de ton esprit
Devienne assez souple, assez fragile,
Assez curieux, assez léger,
Pour te libérer de la matière, Icare.
Jumelles.
Bouscarle.

ICARE. Tu rêves toujours de...
Enfin, je veux dire...

DÉDALE. *Confidence.*
J'ai fait, il y a quelques jours,
Un voyage magnifique... Extraordinaire...

ICARE. Avec les vieux de l'hospice ?

DÉDALE. Seul, dans la plénitude
Du corps et de l'esprit
Admirablement réunis.
Jumelles.
Sarcelle.
Difficile au départ, très difficile.
J'ai failli emboutir un énorme mélèze.
Mais très vite, je me suis senti
Parfaitement à l'aise, libre et confiant,
Livré tout entier aux courants,

Aux remous, aux caprices de l'air...
Et alors, Icare...
Ha! ha! si tu avais été là!...
Quelle splendeur!...
Sans même m'en apercevoir
J'avais franchi le Déroit.

ICARE. Lequel?

DÉDALE. Gibraltar... celui de Gibraltar, pardi!
Adieu l'Espagne, adieu l'Europe!
Sous moi, déjà, le Maroc
Dévoilait ses attraits:
Tanger, Fès, Marrakech,
Les forêts de cèdres, les chênes-lièges,
Le haut Atlas et le Djebel Toubkal,
Le plus haut sommet d'Afrique du Nord!
Je l'ai évité de justesse celui-là!
Mon ombre rapide glissait
Sur les troupeaux de chèvres...
*Il s'enflamme de plus en plus, devient orgueilleusement
lyrique.*
Puis ce fut l'Algérie,
Le Niger, le Nigeria, le Cameroun,
Le Gabon, enfin le Mozambique,
Ses cultures de canne à sucre et de coton
En lutte contre une abominable sécheresse.
Mon cœur battait la chamade,
Pas de fatigue mais d'émotion.
Je faisais un minimum d'efforts,
Juste ce qu'il fallait pour maintenir le cap,
Assurer à mon corps la stabilité essentielle.

ICARE. Grand-père !

DÉDALE. Quoi ? Quoi ?

ICARE. Le Mozambique n'est pas à côté du Gabon.

DÉDALE. Ah bon ! Tu crois ?

ICARE. En géo, j'ai appris qu'il est sur l'autre côte.

DÉDALE. C'est possible.

Que m'importe la géographie !

C'est la vie qui m'intéresse.

Toujours est-il que ce fut un voyage

Important... Majestueux... Olympien...

Jumelles. Icare vient poser sa tête sur l'épaule du vieil homme.

ICARE. Je t'aime... tu sais.

DÉDALE. Ah oui ?

ICARE. Oui.

DÉDALE. Alors tu m'aideras pour...

Il lui parle à l'oreille. Jumelles.

Pic épeiche.

ICARE. Il faut que je rentre.

DÉDALE. Et moi donc !
La détestable Grosjean va fermer le balcon.

ICARE. Le balcon ?

DÉDALE. En rappel !
Ils rient en se séparant.
Icare, quel jour sommes-nous ?

ICARE. Le 10 novembre et le Gabon
N'est pas à côté du Mozambique !

Michel Viala

L'Arbre
qui ne voulait pas mourir

pièce pour enfants

Création Théâtre Am Stram Gram
le 6 octobre 1977, au Théâtre de Carouge

Mise en scène: Dominique Catton

Décors: Luc Doret

Lumière: Michel Boillet

Jeu:

Christine Wipf; Claude Delon; Nicole Dié; Christian
Robert-Charrue; Pierre Miserez; Michel Rossy.

SOPHIE, *apparaissant*. Bonjour! Bonjour! Bonjour!
Je m'appelle Sophie. Je vais vous raconter une histoire. C'est l'histoire de l'arbre qui ne voulait pas mourir. C'est une histoire vraie. Mais avant que je commence, vous allez me promettre de ne rien dire. Car si M^{me} Chachamin l'apprenait, je n'oserais plus passer devant sa maison en rentrant de l'école. Alors, c'est promis? Je peux y aller? Vous ne direz rien? D'accord? Bon. Alors, on y va! Vous savez tous où habite M^{me} Chachamin. C'est juste au bout de la rue: cette maison rose avec un grand arbre devant...

Apparaissent la maison et le grand arbre. M^{me} Chachamin sort de la maison et se plante devant le grand arbre.

SOPHIE, *à voix basse*. La voilà justement, M^{me} Chachamin. Chut! Faites le plus grand silence, il ne faut pas qu'elle nous entende! Chut!

M^{ME} CHACHAMIN. Il faut que je fasse couper ce grand arbre. Il est vraiment trop grand. Il m'empêche de voir ce qui se passe. Oui, vraiment, il

faut que je le fasse couper! On le coupera en tranches pour en faire des planches. Et avec les branches on fabriquera des armoires! Je vais téléphoner au bûcheron pour qu'il vienne le couper cet arbre!

M^{me} Chachamin rentre dans la maison.

SOPHIE. Vilaine M^{me} Chachamin! Moi, je le trouve beau cet arbre! On raconte que les arbres ne souffrent pas quand on les abat, mais est-ce qu'on en est vraiment sûr? Moi, si on me sciait un pied... Aïe! rien que d'y penser...

L'ARBRE. Vous avez raison! Cela me fera très mal!

SOPHIE. Qui parle? Il n'y a personne. Oh, j'ai peur...

L'ARBRE. Je suis là, Mademoiselle Sophie...

SOPHIE. On m'appelle par mon nom... On me dit Mademoiselle...

L'ARBRE. C'est moi, l'arbre, qui parle...

SOPHIE. L'arbre?

L'ARBRE. Vous ne voyez pas ma bouche? Juste là où les branches se séparent du tronc.

SOPHIE. Oui, Monsieur L'Arbre, je la vois parfaitement. Excusez-moi, mais c'est la première fois que je vois un arbre qui parle...

L'ARBRE. Nous ne parlons pas souvent. Seulement quand nous avons peur. Pendant les orages, et toutes les fois qu'on nous veut du mal.

LA VOIX DE M^{ME} CHACHAMIN, *téléphonant*. Allô, Monsieur le Bûcheron? Ici M^{me} Chachamin. J'ai un grand arbre qui me gêne devant ma maison, je veux le faire couper. Vous le couperez en tranches pour faire des planches pour faire des armoires! Oui... Le plus vite possible... Quand? Lundi prochain? Vous ne pouvez pas avant? Bon, alors lundi prochain! Je vous attends!

SOPHIE, *à L'Arbre*. Vous avez entendu? Lundi prochain! Mais qu'est-ce qu'il faut faire?

L'ARBRE. Il n'y a rien à faire. Je n'ai plus qu'à attendre la mort...

SOPHIE. Vous avez quel âge, Monsieur L'Arbre?

L'ARBRE. Cent ans tout juste.

SOPHIE. Cent ans? C'est beaucoup! C'est plus que grand-père...

L'ARBRE. Mais pour un arbre, c'est peu. C'est comme si j'avais vingt ans. On en connaît des arbres qui ont plus de cinq cents ans, même mille ans!

SOPHIE. Je ne savais pas...

L'ARBRE. Et, malheureusement, on va m'abattre lundi prochain...

SOPHIE. ...Je vais demander à mon grand-père. Vous savez, celui qui conduisait les trolleybus. Je suis sûre qu'il trouvera une solution!

L'ARBRE. J'en doute. Mais je te remercie tout de même. Cela me fait plaisir, que tu t'intéresses à moi...

SOPHIE. Attendez, je reviens dans une heure...

M^{me} Chachamin est sortie de la maison.

L'ARBRE, *qui ne l'a pas vue*. Il faudrait peut-être demander conseil à Madame la Forêt...

M^{ME} CHACHAMIN, *à Sophie*. Que fais-tu, petite sotte, devant ma maison? Tu traînes en rentrant de l'école?

SOPHIE. Bonjour, Madame Chachamin... Pardon, Madame Chachamin...

M^{ME} CHACHAMIN. Hum! À qui parlais-tu?

SOPHIE. À personne, Madame Chachamin...

M^{ME} CHACHAMIN. Je t'ai entendue de la maison.
Une grosse voix te répondait... Je veux savoir
qui c'était!

SOPHIE. Mais, regardez. Il n'y a personne d'autre
que moi...

M^{ME} CHACHAMIN. Alors, tu parles toute seule! Tu
es encore plus sottre que je ne le pensais. Allez
file! Rentre chez toi!

SOPHIE, *à L'Arbre*. À tout à l'heure! Dans une
heure!

M^{ME} CHACHAMIN. Petite effrontée!

L'ARBRE. Au revoir, ma petite Sophie...

M^{ME} CHACHAMIN. Ah, ça, mais je deviens folle...

Sophie déguerpit à toutes jambes.

M^{ME} CHACHAMIN. Cette fois j'ai bien entendu...
Et pourtant, il n'y a pas d'homme par ici... C'est
cette gamine avec ses histoires! Elle m'a complè-
tement tourné la tête. Je me plaindrai à son père,
et j'espère qu'elle sera punie! Ça lui apprendra à
se moquer des grandes personnes!

M^{me} Chachamin rentre dans sa maison. La maison et l'arbre disparaissent.

Sophie monologue en marchant. Elle arrive bientôt en vue du trolleybus de son grand-père.

SOPHIE. Mon grand-père habite à l'autre bout de la ville. Dans le temps, il conduisait des trolleybus. Et comme il a bien travaillé toute sa vie, on lui a fait cadeau d'un vieux trolleybus. Il en a fait sa maison. C'est là qu'il habite. Grand-père ! Grand-père !

Le grand-père ouvre une fenêtre du trolleybus.

GRAND-PÈRE. Qui est là ? Mais c'est ma petite Sophie. Monte, je vais te faire goûter. Je viens de cueillir de belles framboises, et j'ai de la crème bien épaisse !

SOPHIE. Grand-père, il faut absolument que tu m'emmènes chez Madame la Forêt. C'est très important !

GRAND-PÈRE. Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Te voilà toute essoufflée !

SOPHIE. Grand-père, M^{me} Chachamin veut faire abattre son bel arbre. Et c'est lui qui m'a demandé d'avertir Madame la Forêt. Le bûcheron doit venir lundi prochain. Il faut se dépêcher !

GRAND-PÈRE. Tu as rêvé, Sophie. Les arbres ne parlent pas.

SOPHIE. Je te jure, grand-père, qu'il m'a parlé! Il faut aller voir Madame la Forêt.

GRAND-PÈRE. Mais c'est loin, la forêt! Et je n'ai plus mes bonnes jambes...

SOPHIE. On pourrait y aller en trolleybus.

GRAND-PÈRE. En trolleybus? Et l'électricité, où j'irais la chercher? Il faut des fils pour faire marcher un trolleybus!

SOPHIE. Ça marche à l'électricité, un trolleybus?

GRAND-PÈRE. Et puis, ce trolleybus, c'est ma maison!

SOPHIE. Je suis sûre que tu peux le faire marcher!

GRAND-PÈRE. Quel âge a-t-il, ton grand arbre?

SOPHIE. Juste cent ans!

GRAND-PÈRE. Cent ans! J'aimerais bien y arriver! Je vais essayer de le faire marcher, ce trolleybus... Attends que je réfléchisse... Il y a bien le vent... Je pourrais y mettre un mât, avec une grande voile... Non, je crois que le plus simple

ce serait de le décider... Attends, je vais lui parler...

SOPHIE. À qui veux-tu parler, grand-père ?

GRAND-PÈRE. À mon trolleybus ! Tu parles bien aux arbres ! *Au trolleybus*. Mon cher trolleybus, il faut que tu me rendes un service...

Le trolleybus klaxonne joyeusement.

GRAND-PÈRE. Alors, tu es décidé à nous mener vers la forêt ?

Re-klaxon.

GRAND-PÈRE. Merci, mon vieux, je n'en attendais pas moins de toi !

Plusieurs coups de klaxon.

GRAND-PÈRE, à *Sophie*. Monte, il s'impatiente. *Au trolleybus*. Vers la forêt, mon brave trolleybus ! Il faut qu'on arrive avant la nuit !

Le trolleybus où sont montés le grand-père et Sophie fait trois tours de piste, puis il s'arrête devant la forêt.

SOPHIE, *qui est descendue du trolleybus*. Bonjour, Madame la Forêt !

Le trolleybus klaxonne.